

PARTIE NON OFFICIELLE

Papeete, le 16 décembre 1871.

Dimanche 3 décembre ont eu lieu les obsèques de la Mère Marie-Joseph Burgot, supérieure des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny à Papeete.

A cette triste cérémonie assistaient l'Ordonnateur, remplaçant le Commandant Commissaire de la République absent pour le service, et la majorité des fonctionnaires de la colonie.

La Reine Pomare a bien voulu assister à ce convoi funèbre.

Tout ce concours de personnes n'était que le témoignage du respect et de la sympathie que chacun porte à l'établissement des Sœurs.

Arrivé au lieu de l'inhumation et après les prières de l'Eglise, M. l'Ordonnateur a prononcé les paroles suivantes :

« Je ne pensais pas avoir à vous parler de la vie et des mérites de la Sœur que nous pleurons aujourd'hui. Mais M. le curé de Papeete désire que je me rende l'organe des regrets de tous, et j'obéis à ce désir.

« Vous avez devant vous un de ces dévouements obscurs et patients qui ont rempli toute une vie. La Sœur Marie-Joseph était d'une faible santé; mais cette faiblesse n'a jamais été un obstacle à l'accomplissement rigoureux de son devoir. Devant cette fosse, vous voyez cette foule recueillie, désireuse de donner un dernier témoignage d'affection à celle qui s'occupait du plus cher des soins qui incombent à la famille — l'éducation des enfants. Regardez aussi ces enfants. Leur attitude, sans avoir une expression navrante, est déjà attentive, je dirai même attendrie. C'est que ces restes inanimés représentent encore pour elles une femme qui suppléait leurs mères dans les soins que celles-ci ne pouvaient leur donner.

« Oui, c'est là un dévouement sans compensation apparente, car il n'était pas soutenu, comme le nôtre l'est, par des espoirs virils. Il ne s'explique que par l'ardeur de la foi chrétienne et par les qualités de cœur que seule possède la femme.

« A peine arrivé dans cette colonie, j'ai peu connu la Sœur Marie-Joseph Burgot, et je suis mal préparé à vous parler de son mérite. Mais ce que je sais — vous en avez aussi la certitude — c'est que le dévouement qu'elle a montré ici elle en a toujours fait preuve dans les diverses missions qu'elle a traversées avant d'arriver jusqu'à nous. »

MR. DARWIN'S DESCENT OF MAN.

Quelle est l'origine de l'homme? Par quelles phases a-t-il dû passer pour s'élever à l'état sous lequel nous le voyons aujourd'hui? Tel est, en le paraphrasant, le titre d'un ouvrage paru à Londres il y a quelques mois à peine. Vu l'importance du problème qui s'y discute, il ne peut manquer, tout en suscitant une violente polémique, de piquer la curiosité du simple lecteur avide des nouveautés littéraires, et d'inspirer de profondes réflexions à tout esprit méditatif et chercheur. Petit-fils du philosophe Erasme Darwin, qui publiait en 1780 son poème sur les Amours des plantes (*Loves of plants*), l'auteur, M. Charles Darwin, est bien connu depuis longues années du monde savant par ses beaux travaux sur les polypiers (*Of the structure and distribution of coral reefs*). La science lui doit encore des observations géologiques sur les îles volcaniques, sur l'Amérique du Sud, une monographie des cirripèdes, etc. A la fin de l'année 1859, M. Darwin fit paraître son curieux et savant ouvrage de l'*Origine des espèces par sélection naturelle*, fruit de vingt années de travaux et d'observations patientes. Dans cet ouvrage, on le sait, l'éminent naturaliste philosophe, étudiant l'obscur problème de la création des êtres vivants, repousse l'hypothèse de la permanence des espèces et des créations successives de toutes pièces sous l'égide d'une puissance quelconque. Il professe la doctrine de leur transformation graduelle, lente et insensible, et de leur dérivation d'un seul prototype ou de quelques types élémentaires, quatre ou cinq au plus, adoptant ainsi, bien qu'il les développe, il est vrai, et en augmente de beaucoup la portée et les inductions, les idées déjà émises ou entrevues par Lamarck, Goethe, Geoffroy Saint-Hilaire, Burdach, Unger, d'Omalius d'Halloy, Von Buch, Huxley, Wallace et tant d'autres.

Les théories évolutionnistes de M. Darwin devaient nécessairement blesser la vanité et l'orgueil de bien des savants, ainsi que le parti immobiliste ou rétrograde, tout en excitant la verve railleuse des esprits ignorants et superficiels. L'ouvrage que M. Darwin vient de publier n'est que le complément du précédent; il le consacre entièrement à l'homme, sujet à peine effleuré, réservé même dans l'*Origine des espèces*. Quels que soient les orages qu'une publication de ce genre doit susciter, et les clameurs que vont pousser bon nombre de gens qui ont la prétention *to belong to a good gentry* à l'idée d'avoir un simple chimpanzé dans leur arbre généalogique, l'ouvrage n'en aura pas moins un grand succès, de curiosité tout au moins. Nous nous sommes amusé à traduire un compte rendu paru récemment dans un journal anglais, qui résume sans les discuter les idées de l'auteur. Ce compte rendu suffira pour donner une idée des théories hardies de M. Darwin et sera lu avec intérêt, nous le pensons, par tous ceux qui ont médité l'*Origine des espèces*. Ceci dit, rentrant dans notre rôle de traducteur, nous laissons la parole au rédacteur de la notice.

Papeete, décembre 1871.

La publication du dernier ouvrage de M. Darwin doit être rangée incontestablement au nombre des événements scientifiques et littéraires de l'époque. Les travaux précédents de la même plume hardie et si parfaite, ainsi que l'adoption, l'amplification même des théories évolutionnistes de l'auteur par des savants d'élite et en rapport plus intime avec un public intelligent, ont bien, il est vrai, atténué, dans une certaine mesure, la surprise et le choc que la thèse qu'il soutient dans ces pages doivent produire dans bon nombre d'esprits. Néanmoins leur lecture attentive ne peut manquer de produire une impression désagréable et d'exciter une polémique qui, à n'en point douter, sera suffisamment bruyante dans certaines sphères.

Dans notre compte rendu actuel, nous n'avons pas le dessein de nous aventurer sur le terrain de la discussion et de la critique. Ce que nous voulons, c'est simplement ébaucher du mieux que nous le pourrons, enserré que nous sommes dans d'étroites limites, une esquisse des idées que professe M. Dar-

win sur la descendance de l'homme (*descent of man*), sujet qu'une interprétation plus juste permettrait de nommer « l'ascendance de l'homme » (*ascent of man*), puisque l'auteur vient nous dire hardiment que nous devons chercher notre forme primitive dans un animal marin « qui semble avoir été plus voisin des larves de notre espèce marine d'ascidies actuellement vivantes que d'aucune forme connue, » et que dans notre évolution à travers un nombre incommensurable de siècles nous avons dû passer par l'état transitoire de singe (*apehood*), avant d'arriver à notre forme actuelle façonnée pour regarder le ciel en face.

L'ouvrage, comme l'indique le titre, se divise en deux parties. Celle qui traite de la sélection eu égard au sexe (*sexual selection*), quoique d'importance secondaire, occupe la moitié du premier volume et toute l'étendue du second, à l'exception de quelques pages de sommaire général à la fin. Dans une brève introduction, M. Darwin nous fait connaître que pendant bien des années il avait accumulé des notes sur l'origine et la filiation de l'homme, sans aucune intention de rien publier sur ce sujet, décidé même à ne rien faire paraître, dans la pensée qu'un semblable ouvrage ne pourrait qu'augmenter les préventions contre ses théories telles qu'il les a indiquées dans l'*Origine des espèces*. « Mais maintenant, ajoute M. Darwin, la question se présente sous un aspect complètement différent. Un grand nombre de naturalistes jeunes et pleins d'avenir acceptent l'action de la sélection naturelle (*natural selection*) et lui donnent une portée plus ou moins étendue que celle que je lui ai reconnue. » Ainsi M. Darwin s'est trouvé encouragé à mettre en ordre ses notes de façon à s'assurer jusqu'à quel point les conclusions générales auxquelles il arrivait antérieurement — conclusions que de propos délibéré il n'avait jamais songé à appliquer à une espèce envisagée en particulier — étaient applicables à l'homme.

Le but qu'il se propose est triple : 1° examiner si l'homme, comme toute autre espèce, descend d'une forme préexistante ; 2° son mode de développement ; 3° quelle est la valeur des différences entre ce que l'on est convenu d'appeler les races humaines. Ce sont surtout les deux premières parties qui intéresseront la généralité des lecteurs ; car la question de savoir de quelle manière et dans quelles limites la sélection sexuelle a contribué à différencier les diverses races humaines n'a, comme nous l'avons dit plus haut, qu'une importance secondaire à côté de ce grand problème : Comment l'homme est-il devenu homme ?

Cherchant à prouver d'abord que l'homme tire son origine d'une forme inférieure, M. Darwin nous rappelle que, dans sa conformation physique, il est évidemment construit d'après le même type général ou le même modèle que les autres mammifères : os, muscles, nerfs, vaisseaux sanguins peuvent être comparés aux organes correspondants du singe, de la chauve-souris, du veau marin ; le cerveau même ne fait pas exception à la règle. De plus, certaines maladies peuvent se communiquer des animaux inférieurs à l'homme, qui, en revanche, peut leur en communiquer d'autres. Les boissons, les médicaments ou poisons produisent sur eux des effets analogues. Des parasites les tourmentent également. Enfin les différentes phases physiques de la reproduction se ressemblent d'une manière frappante. Il en est de même pour tout ce qui a trait à l'embryon ou à ces rudiments d'organes qui appartiennent aux animaux les plus élevés, et doivent leur apparence sous cette forme soit au défaut d'exercice des organes ou à une sélection naturelle, soit à des modifications dans les conditions vitales. Sur ce point, M. Darwin entre dans des détails et des comparaisons des plus curieuses, et il termine son premier chapitre en soutenant « que la similarité de conformation entre la main de l'homme ou du singe, le pied d'un cheval, la nageoire d'un veau marin, l'aile d'une chauve-souris, etc., etc., est entièrement inexplicable à un autre point de vue que celui de leur descente d'un ancêtre commun (*common progenitor*), concurremment avec leur adaptation ultérieure à leurs conditions variées. Nos préjugés et cette arrogance qui faisait déclarer à nos ancêtres qu'ils descendaient de demi-dieux, nous ont seuls conduits à hésiter à formuler cette conclusion. Mais, ajoute-t-il, le temps n'est pas éloigné où l'on trouvera extraordinaire que des naturalistes si compétents en anatomie comparée, et connaissant si bien le développement de l'homme et des autres mammifères, aient pu croire que chacun d'eux était le produit d'un acte distinct de création. »

Passant, dans le second chapitre, de la comparaison physique à la comparaison morale entre l'homme et les animaux inférieurs, M. Darwin s'élève contre l'objection que l'immense supériorité du pouvoir intellectuel que possède l'homme est en opposition avec sa descendance d'une forme inférieure. Admettant même toute l'énorme différence qui existe entre l'intelligence d'un des sauvages occupant le degré le plus bas de l'échelle humaine et d'un des singes les mieux organisés, il prétend que cette différence ne joue pas ici un rôle fondamental — c'est une différence de degré et non pas d'espèce — et qu'au point de vue intellectuel l'intervalle qui sépare un des poissons les plus bas dans l'échelle organique, tels que la lamproie ou le lancelet, et un des singes les plus parfaits comme organisation, est bien plus grand qu'entre le singe et l'homme. De chaque côté de l'échelle, entre la lamproie et un singe, entre le sauvage et un Newton ou un Howard, existent des degrés sans fin, soit comme puissance intellectuelle, soit comme sens moral ; et des deux côtés aussi, comme l'auteur le démontre, le développement progressif est possible, soit par sélection naturelle ou autrement. Ici M. Darwin intercale une foule d'anecdotes très-intéressantes pour prouver qu'un grand nombre des instincts, des sentiments, des facultés morales de l'homme appartiennent aussi, à différents degrés, aux animaux inférieurs : amour, jalousie, aspiration de l'amour, émulation, magnanimité, appréhension du ridicule, haine de l'ennui, soif d'excitation, étonnement, curiosité, imitation, attention, mémoire, imagination, raison même ; et sur tous ces points M. Darwin met en avant des faits authentiques pour convaincre l'homme de parenté avec les animaux inférieurs. Et il va plus loin : il prétend, en effet, que les animaux sont, comme l'homme, susceptibles d'éducation progressive, de se servir, dans une certaine mesure, d'armes et d'outils, et de pratiquer l'industrie la plus simple. Il admet aussi que, sous le point de vue de faculté de langage, sens du beau, et même certaines tendances obscures et indéfinies vers la croyance à des puissances supérieures, la différence n'est également pas fondamentale, mais seulement de degré. Il est impossible de n'être pas frappé de l'étendue des recherches, du choix heureux des preuves et de l'habileté persuasive dont ici, comme partout, use M. Darwin pour arriver, comme c'est son but de le faire, à nous donner une aussi pauvre idée de notre origine.

Dans son troisième chapitre, M. Darwin continue l'examen comparatif des facultés mentales de l'homme et des autres animaux, sous le point de vue qui semble différer davantage, celui du sens moral. Ici, nous l'avouons, il ne nous semble pas que l'auteur soutienne son argumentation avec la même habileté, le même bonheur et la même lucidité que lorsqu'il passe en revue leurs similarités physiques ou simplement intellectuelles. L'auteur lui-même reconnaît avec franchise la difficulté du problème. Nous nous contentons d'établir ici la proposition qui lui paraît la plus vraisemblable, à savoir qu'un animal quelconque doué d'instincts sociaux bien établis acquerrait à coup sûr le sens moral, ou la conscience, dès que son intelligence serait aussi développée ou presque aussi développée que celle de l'homme. Quant à ce qui a trait aux instincts sociaux, l'homme, prétend M. Darwin, ressemble aux animaux inférieurs ; et dans le but de rendre plus évidente une telle communauté d'instincts, il rapporte un grand nombre de faits intéressants et curieux. Mais ici l'intervalle que ces preuves doivent nous faire franchir, et les conséquences qu'il en tire, deviennent moins faciles à admettre ; et la conclusion de son argumentation semble être, en effet, que les germes du sens moral dans l'homme, dans ses progrès en connaissances et en civilisation, s'allient à certaines habitudes et qualités des animaux plutôt qu'elles n'en sont, pour ainsi dire, une conséquence. Ici, en fait, nous trouvons une ressemblance lointaine plutôt qu'une identité que l'on peut suivre de près par échelons serrés et convaincants, comme il est facile de le faire lorsque l'auteur traite d'argumentation physique ou mentale dans ses points les moins élevés et les moins discutables. Et M. Darwin, qui est un esprit quelquefois dogmatique, mais bien plus souvent positif, ne peut ici s'exprimer qu'avec un certain vague et une certaine difficulté qui frappent par le contraste d'une probabilité avec l'énergie et la conviction qui lui sont habituelles. Non pas que nous voulions dire qu'ainsi l'affaiblit sa cause ; mais ceux mêmes qui suivent

sa voie avec le dévouement le plus complet sont forcés de reconnaître que, dans cette circonstance, leur guide est bien moins armé en preuves.

Examinant ensuite de quelle façon l'homme, issu d'une forme inférieure, a pu se développer, M. Darwin invoque l'analogie des variations nombreuses dans l'homme — et il est riche en preuves de ce genre — pour montrer que les formes les plus anciennes, les créatures semblables aux singes des forêts qui plus tard se transformèrent en hommes, ont toutes variées au physique et au moral, de même que tous les anneaux successifs de la chaîne. Ces variations, avec la loi d'hérédité qui les perpétue et les confirme, s'appliquent, l'auteur le prétend le moins, aussi bien aux animaux inférieurs qu'à l'homme. Il passe alors en revue ces causes de variations sous les différents points : d'action de modification dans les conditions d'existence, des effets de l'exercice ou du défaut d'exercice des organes, arrêts de développement, réversion, corrélation de variation, vitesse d'accroissement et concurrence vitale qui en découle ; effets de la loi de sélection naturelle et de toutes causes qui portent graduellement au sommet de l'échelle organique les formes les plus élevées, les mieux préparées, jusqu'au moment où l'homme put conserver la station verticale ; où ses pieds cessant d'être des organes de préhension, devinrent des supports ; où ses mains perdant leur adaptation première (*monkey form*), devinrent des organes propres à manier des armes ou des outils ; où son cerveau augmenta de volume et de poids par l'exercice du langage et de la pensée ; où la colonne vertébrale qui avait à soutenir le cerveau, devint par cet effort de plus en plus solide ; où le crâne revêtit sa forme actuelle sous la pression continue du développement cérébral ; jusqu'au jour enfin où, soit sous l'influence d'un premier habitat dans un climat chaud, soit par des considérations purement ornementales, le premier être humain cessa d'être velu et se trouva muni d'une chevelure.

Les différentes phases de cette évolution supposée sont suivies avec une logique minutieuse et une fascinante vivacité de description qui ne permettent pas au lecteur une appréciation de sang froid ; et à la fin l'objection tirée de l'état de faiblesse et d'impuissance de l'homme eu égard aux animaux des rangs desquels il est sorti, est réfutée avec une audace heureuse qui ne peut manquer d'intéresser même ceux qui sont en opposition de vue avec l'auteur. « Quant à la taille ou à la force, nous ne savons pas si l'homme est descendu d'une espèce relativement petite, telle que le chimpanzé, ou aussi puissante que le gorille. Aussi ne pouvons-nous pas dire si l'homme comparé à ses ancêtres (*progenitors*) s'est accru en force et en taille, ou est devenu plus petit et plus faible. » Mais un animal de grande taille, féroce et fort, n'aurait pas été sociable, et par suite n'aurait pu se développer intellectuellement ou moralement comme l'homme était destiné à le faire. « Aussi croyons-nous qu'il a été d'un avantage immense pour l'homme de provenir d'une créature relativement faible. » Nous avons l'espoir que les adversaires de la théorie évolutionniste ne pourront manquer d'être satisfaits et flattés.

Nous sommes arrivés maintenant, avec M. Darwin, à la condition sociale d'homme, et il consacre le chapitre qui vient après, et que nous ne faisons qu'effleurer, à suivre l'homme dans sa marche graduelle vers la civilisation, ce qu'il fait avec une intention bien arrêtée et réfléchie que l'on découvre facilement dans les lignes suivantes : « Croire que l'homme était primitivement civilisé et est retombé dans l'avisement dans tant de pays, c'est envisager la nature humaine sous un aspect pitoyablement dégradant. Il est évidemment plus vrai, et il est plus consolant de croire, que le progrès a été plus général que le recul, et que l'homme, bien qu'à pas lents et espacés, a pu de l'état le plus humble s'élever jusqu'au niveau le plus haut atteint jusqu'ici en connaissances, moralité, religion. » Et bien que l'auteur ne s'exprime pas catégoriquement à cet égard, l'induction nous conduit forcément à établir que s'il en a été ainsi depuis que l'homme est arrivé à l'état d'homme (*manhood*), pourquoi n'en aurait-il pas été de même pendant son passage à travers l'état de singe (*apehood*) ?

Dans le chapitre VI, M. Darwin examine la généalogie et la parenté de l'homme, étudiées au point de vue de l'histoire naturelle ; et sa conclusion est que l'homme est issu de quelque ancien membre du sous-groupe des anthropomorphes, singes habitant le continent africain et à coup sûr l'ancien monde. Nous arrivons maintenant au bouquet, dans lequel l'auteur semble en quelque sorte recueillir toute l'essence de sa longue argumentation, et nous en détachons le passage suivant :

« Dans le règne des vertébrés, les plus anciens êtres créateurs (*progenitors*) sur lesquels nous possédions aujourd'hui quelques vagues notions, formaient évidemment un groupe d'animaux marins analogues aux larves actuelles de nos ascidies (1). Il est probable que ces animaux donneront naissance à un groupe de poissons d'une organisation aussi inférieure que les lancelets ; ceux-ci, à leur tour, produisirent les ganoïdes et autres poissons analogues, comme les lepidosiren. Arrivés comme nous le sommes à cette classe, un léger saut nous conduit aux amphibiens. Nous avons vu ci-dessus que, dans le principe, les oiseaux et les reptiles avaient entre eux les rapports les plus intimes. Eh bien, à l'époque actuelle, les monothèmes rattachent aussi, quoiqu'à un faible degré, les mammifères aux reptiles. Mais par quelle transmission généalogique les trois classes les plus élevées et les plus voisines — je veux parler des mammifères, des oiseaux et des reptiles — dérivèrent-elles de l'une ou de l'autre, ou des deux classes inférieures de vertébrés, c'est-à-dire amphibiens et poissons ? C'est ce qu'il est impossible pour personne d'établir actuellement. Dans la classe des mammifères, il n'est pas difficile de se rendre compte des degrés qui rattachent les anciens monothèmes aux anciens marsupiaux et conduisent de ces derniers aux premiers mammifères placentaires. Nous pouvons donc ainsi remonter jusqu'aux lémurides, et de ceux-ci aux singes l'intervalle n'est pas grand. Cette dernière classe forme deux grandes divisions : les singes du nouveau et de l'ancien continent. C'est de ces derniers qu'à une époque reculée a dû tirer son origine la merveille et la gloire de l'univers — l'homme. »

« Ainsi donc nous venons de donner à l'homme, à défaut d'une illustre origine, une généalogie d'une ancienneté prodigieuse. Le monde — on l'a fait souvent remarquer — semble s'être préparé depuis longtemps à sa venue, et cette assertion est, en un sens, strictement vraie, car il doit son développement à une longue suite d'ancêtres. Qu'un seul anneau de la chaîne fût venu à manquer, et l'homme ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui. A moins de fermer obstinément les yeux, on voit que dans l'état actuel de nos connaissances il nous est possible d'avoir une idée approximative de notre origine. Mais nous ne devons en éprouver aucune honte. L'organisme le plus simple est quelque chose de bien supérieur à cette poussière terrestre que nous foulons aux pieds, et tout esprit dégagé de prévention ne peut étudier la moindre créature, quelque humble soit-elle, sans être frappé d'admiration à la vue de sa structure et de ses qualités merveilleuses. »

Examinant ensuite quelle importance on peut attribuer aux différences qui existent entre les diverses races humaines, M. Darwin, après un long et savant examen, déclare que ces différences ne peuvent s'expliquer d'une manière satisfaisante par l'action directe des conditions vitales, pas plus que par le principe de corrélation, ou les effets de l'exercice progressif et continu des organes. La doctrine de la sélection naturelle ne peut pas même en donner une explication satisfaisante, puisque cette loi ne conserve que les variations utiles, tandis qu'aucune des différences extérieures entre les races n'est d'un usage direct ou spécial pour l'homme. L'auteur se trouve ainsi naturellement entraîné à admettre l'importante action de la sélection sexuelle, agissant avec autant d'énergie sur l'homme que sur un grand nombre d'animaux, et il arrive ainsi à satisfaire, incomplètement il est vrai, mais dans une large mesure, à l'explication cherchée. Ici M. Darwin a trouvé utile, en achevant l'exposé de ses idées, de passer tout le règne animal en revue, voie dans laquelle assurément nous n'essaierons pas de le suivre. Pleines d'originalité, d'intérêt, souvent même d'incidents et de détails romanesques sur l'existence des êtres vivants, sont les six cents pages qu'il y consacre. Nous avons déjà vu plus haut que leur sujet est en dehors de la portée fondamentale de l'ouvrage, dont le but est de frapper principalement l'esprit du lecteur ; et c'est à cette partie que

(1) Mollusques acéphales nus. Le développement du système nerveux de leurs larves offre beaucoup d'analogie avec celui des vertébrés.

nous avons dû consacrer cette esquisse rapide et nécessairement incomplète.

M. Darwin, quand il lui arrive d'argumenter avec ses antagonistes, use d'une modération, d'une quasi-humilité de langage même auxquelles l'esprit le plus susceptible, le plus difficile à contenter ne peut, de bonne foi, rien trouver à redire. Nous reproduisons, comme preuve de ce que nous venons d'avancer, le passage suivant qui termine l'ouvrage, moins pour sa valeur et son mérite littéraire que parce que, comme tant d'autres pages, les adversaires de M. Darwin seront forcés de l'accueillir avec faveur, comme une apologie de sa doctrine, gracieuse et conciliante à la fois, bien que pleine de dignité :

« La conséquence la plus importante qui ressort de notre travail, c'est que l'homme en particulier est descendu de quelque forme humblement organisée, ce qui, j'ai regret de l'avouer, sera profondément désagréable à bien des gens. Mais ce dont nous ne pouvons pas douter, c'est que nous sommes descendus de peuplades barbares. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis lorsqu'il me fut donné de voir pour la première fois une tribu de Fuégiens sur une côte sauvage et désolée, et la réflexion qui me vint tout à coup à l'esprit : tels étaient nos ancêtres. Ces hommes étaient absolument nus, barbouillés de peinture, leurs longs cheveux épars ; l'excitation leur avait fait monter l'écume aux lèvres, et leur attitude était sauvage, hostile et pleine de défiance. Complètement privés d'industrie, ils faisaient leur proie, comme des bêtes sauvages, de tout ce dont ils pouvaient s'emparer. Ils n'avaient pas même de chef, et étaient impitoyables pour tout étranger à leur misérable tribu. Quiconque a pu voir un sauvage sur son sol natal sera forcé d'admettre, et sans en éprouver beaucoup de honte, que le sang d'une créature plus imparfaite coule dans ses veines. Quant à moi, j'aimerais autant provenir de cet héroïque petit singe qui bravait un ennemi terrible pour défendre la vie de son gardien, ou de ce vieux babouin qui, descendant des montagnes, emportait triomphalement son jeune compagnon hors des atteintes d'une meute étonnée, que d'un sauvage qui fait ses délices des tortures infligées à ses ennemis, offre des sacrifices sanglants, pratique l'infanticide sans remords, traite ses femmes en esclaves, ne connaît pas la pudeur, et est hanté par la plus grossière superstition. »

« On doit pardonner à l'homme l'orgueil qu'il éprouve de son élévation au sommet de l'échelle organique, bien que ses propres efforts seuls ne l'y aient pas conduit ; et le fait d'avoir été susceptible de perfectionnement au lieu d'avoir atteint dès le début son niveau actuel, doit lui donner l'espérance d'une destinée encore plus haute dans les siècles à venir. Quant à nous, nous n'avons pas ici à compter avec les aspirations ou les craintes de l'avenir ; la vérité seule nous doit importer dans les limites de notre raison. J'ai fait de mon mieux pour rendre claire l'évidence, et nous devons reconnaître, il me semble du moins, que l'homme avec ses nobles qualités, la sympathie qu'il ressent pour ses semblables les moins dignes d'intérêt, sa bonté non-seulement pour les autres hommes, mais pour les créatures les plus humbles ; avec son intelligence divine qui lui a permis de pénétrer les lois et la constitution du système solaire ; que l'homme enfin, avec et malgré toutes ses facultés si puissantes, garde encore dans son organisation la marque indélébile de son humble origine. »

NOUVELLES D'EUROPE

Les dépêches télégraphiques publiées ci-après sont extraites de l'*Alta California* et du *Courier de San Francisco* reçus par le *Marama*. La lacune de 23 jours (du 17 octobre au 8 novembre inclus) qu'on observera entre ces dépêches et celles imprimées dans le *Messageur* du 29 novembre dernier ne pourra être comblée qu'à l'arrivée du navire qui porte le courrier régulier, parti de Californie le même jour que le *Marama*, et dont le retard s'explique par sa relâche aux Marquises :

Paris, 9 novembre. — Hier M. Pouyer-Quertier, dans une séance du conseil général de l'Eure, a déclaré que M. Thiers, qui d'abord avait été opposé au service militaire obligatoire, commençait à reconnaître la nécessité d'une semblable mesure pour mettre l'armée à la hauteur des circonstances. Les conseils généraux des départements examinent la question de l'instruction publique obligatoire pour tous. Plusieurs de ces conseils ont déjà adopté ce système ; beaucoup se sont prononcés en sa faveur, et il y a lieu de croire qu'il finira par être accepté et pratiqué dans toute l'étendue de la République. — La rente est à 57 fr. 27 c.

Rome, 9 novembre. — On prépare le palais du Quirinal pour en faire la résidence permanente du roi Victor-Emmanuel, qu'on attend prochainement.

Vienne, 9 novembre. — Le comte Andreassy remplace Von Beust au ministère des affaires étrangères.

Paris, 10 novembre. — Dans une entrevue, le Président Thiers a déclaré que lorsque l'Assemblée nationale se réunira au commencement de décembre, le gouvernement proposera de mettre fin au régime provisoire et d'établir définitivement la République. — La rente est à 57 fr. 37 c.

Paris, 11 novembre. — M. Guizot a accepté l'ambassade de Londres. Le duc de Broglie est chargé de représenter la France à Vienne ; M. Picard est envoyé en Belgique. — La rente est à 56 fr. 59 c.

Paris, 12 novembre. — Tout est tranquille en Corse. L'escadre cuirassée envoyée à Ajaccio lors de la visite du prince Napoléon est toujours stationnée dans ce port.

Rome, 12 novembre. — Le duc d'Harcourt, l'ambassadeur français, a été reçu hier par le pape et le cardinal Antonelli.

Paris, 13 novembre. — Le comte de Kératry a été nommé préfet à Marseille. Le conseil de guerre de Versailles procède rapidement à l'égard des communistes. Sur les 10,645 accusés jugés jusqu'à présent, 73 ont été condamnés à diverses peines. — La rente est à 56 fr. 87 c.

Londres, 13 novembre. — On vient de découvrir un complot formidable pour arrêter M. Thiers et rétablir l'empire ; Fleury était le chef de la conspiration. Les papiers des conspirateurs sont entre les mains de M. Thiers, qui a une parfaite certitude de l'insuccès d'une pareille entreprise. M. Gambetta est complètement rétabli d'une attaque sérieuse de maladie. Il se propose de visiter prochainement Marseille, Bordeaux et Lyon.

Londres, 13 novembre. — Scott Russel écrit aux divers journaux pour faire l'historique de l'agitation sociale qui se produit aujourd'hui en Angleterre. Il dit que si le prince Albert était encore vivant, il serait assurément à la tête d'un mouvement qui doit son origine à l'union projetée des pairs et des travailleurs. Il nie de la manière la plus positive que son but et ses moyens aient jamais été politiques ou révolutionnaires. Il conseille énergiquement de persévérer à faire des efforts dans l'intérêt du progrès social et des idées réformatrices.

Londres, 14 novembre. — Le gouvernement anglais fait une pension de 300 livres sterling aux enfants du docteur Livingstone,